

Comprendre la logique de la haine : quels en sont les mécanismes ?

Colloque du 9 mars 2019
Librairie internationale Kléber - Strasbourg

Exposé de Gérard RABINOVITCH

« Un correctif aux Lumières, faire passer la question
du Mal de la métaphysique à l'anthropologie »



*Gérard Rabinovitch est philosophe,
directeur de l'Institut européen Emmanuel Levinas de l'AIU.*

Gérard RABINOVITCH : Merci de votre présence et de votre intérêt à ce que l'on peut essayer, ici, d'exposer sommairement. Je partage en tout cas, avec Jacob Rogozinski la tendance à être volubile, à avoir envie de parler et à être toujours dans la frustration qu'on doit s'interrompre. On fait avec la réalité...

Pour commencer, je voudrais expliciter de quelle maison de savoir je m'exprime. Il a été dit par Chantal Diller que c'était de la philosophie, de la sociologie. En effet, c'est de la philosophie politique qui inclut en partie la sociologie politique, mais surtout qui a trois questions fondamentales que Leo Strauss a bien définies : qu'est-ce qu'une vie bonne ; qu'est-ce qu'une société bonne ; qu'est-ce qu'un bon agir en commun ? Léo Strauss ajoute : « Si des hommes font l'acquisition de la connaissance de la vie bonne et de la bonne société, leur but explicite, la philosophie politique, vient à l'existence. » Cela veut dire que chacun d'entre nous, lorsqu'on est motivé comme citoyen engagé dans la société, dans la collectivité, dans le lien à autrui, fait de la philosophie politique... mieux que monsieur Jourdain faisait de la prose... Leo Strauss ajoutait encore que la philosophie politique est la branche de la philosophie qui est la plus proche de la vie politique, de la vie non philosophique, de la vie humaine. Elle campe auprès

du vécu humain, elle n'est pas une « idéophilie ». On pourrait presque dire qu'elle est une philosophie « clinique », au sens qu'elle est à notre chevet.

D'une certaine façon, le début du XX^e siècle pouvait avoir l'air d'être l'accomplissement des questions posées depuis Aristote, depuis Athènes. Et depuis Jérusalem : « qu'est-ce qu'une bonne société », question cette fois intrinsèque, originellement établie dans les textes bibliques qui inscrivent séminelement le principe de la séparation des pouvoirs : le prêtre, le juge, le prophète ? Principe lentement conquis au fil des siècles en Occident.

On pourrait dire qu'au début du XX^e siècle, ces questions-là pouvaient être en voie d'être avérées dans leur fondement, et en partie résolues. Mais au « midi » dans le siècle, c'est plutôt « minuit » qui a sonné avec tous les totalitarismes que l'on sait, avec le nazisme, avec la destruction massive qu'ont accomplie ces totalitarismes ; et cette destruction particulière qu'a été la Shoah comme produit du nazisme.

Ce sont celles-là, les questions nouvelles contemporaines. Et cela implique que toutes les questions fondatrices de la philosophie politique que je viens d'énoncer soient à remettre sur l'établi du travail. Dans la direction d'une lucidité désenchantée, à la façon dont Hobbes énonçait le *Bellum omnium contra omnes* – « la guerre de tous contre tous » – ou encore formulait ce trait d'observation : *Homo homini lupus* – « l'homme est un loup pour l'homme ».

Si l'on veut donner tout leur poids à ces questions, à l'expérience du XX^e siècle, la philosophie politique a besoin de s'appuyer sur l'anthropologie, parce qu'on a affaire à la vie humaine, parce que l'anthropologie essaie de rentrer dans ce qu'est le cœur de la condition humaine, de l'existence humaine. Et sur l'histoire, parce que l'histoire est une science narrative des actions humaines.

*
* * *

Au moins dans un premier temps, je partage avec Jacob Rogozinski cela : l'anthropologie freudienne est une anthropologie fondamentale, parce qu'elle occasionne un déplacement colossal de la conception et de la compréhension qu'on peut avoir de l'être humain. Cette anthropologie est d'un grand recours, mais elle n'est certainement pas d'un grand réconfort. Elle nous apprend que l'homme est un individu divisé entre le su et le non-su de soi : « le moi n'est pas maître dans sa maison ». Cela veut dire qu'il y a un tas de choses qui nous agissent, qui nous font être dans le monde, qui nous échappent et qui échappent à notre entendement et à notre connaissance – sauf à faire un travail de type psychanalytique.

Concernant la « théorie des pulsions », Jacob dit que c'est un mythe. Certes, mais un mythe comme il en est dans la physique nucléaire : il y a un certain nombre d'énoncés et de mots qui sont des mots d'une économie des mythes, parce que le langage achoppe sur ces forces-là et le découvreur est obligé pour les nommer d'en passer par des métaphorisations afin de pouvoir nommer des forces et des dynamiques inconnues et sans noms jusque-là. Il y a un tournant fondamental, en 1920, dans le travail de Freud, dans « Au-delà du principe de plaisir », puisqu'il considérait jusque-là qu'au fond, ce qui régit et agit l'homme, c'est le principe de plaisir qui se confronte au principe de réalité. Mais Freud fait

un pas au-delà du « principe de plaisir » parce qu'il bute – et il le dit explicitement : il ne bute pas tant sur le fait de la Première Guerre mondiale dont, en 1915, il constate l'incroyable violence et destructivité. C'est le moment où il constate d'ailleurs que les primitifs – au sens que l'on pouvait donner à cette époque – sont plus civilisés que les hommes modernes. Mais ce n'est pas cela qui fonde l'idée de l'introduction de la « pulsion de mort », il est explicite là-dessus. Il ne dit pas que c'est l'effet de guerre, il dit que c'est l'incompréhension qu'il a du masochisme et du sadisme, par rapport au « principe de plaisir ».

À partir de ce moment-là, Freud va poser deux pulsions plus fondamentales, plus clivantes encore, que ses « pulsions sexuelles » : la pulsion de vie et la pulsion de mort. Il va dès lors balbutier sur cette pulsion de mort et passer le reste de son temps à tenter de la formuler. Et il va distinguer pulsion de mort – le nirvana, la néantisation des sensations – avec une autre dynamique, celle de la déflexion vers l'extérieur de cette dite « pulsion de mort » et qu'il appellera « pulsion de destruction » au final. Mais qu'il va d'abord essayer de nommer, dans un balbutiement lexical qui est celui de la science en action de découverte : « agressivité », « emprise », ou « toute-puissance ». Rien que ces mots-là – en soi – sont déjà des indicateurs de ce qu'il cherche à identifier. Ils disent quelque chose, phénoménologiquement, de ce qui est dans la « pulsion de destruction ». Puis il en arrive à l'idée de destructivité, de pulsion de destruction. Dans l'*Abrégé de psychanalyse*, son dernier ouvrage inachevé, pour cause de décès, il dit : « J'en suis arrivé à la conclusion qu'il y a deux pulsions fondamentales : la pulsion de vie et la pulsion de destruction. » Ça, c'est l'anthropologie freudienne.

Il y en a d'autres. Il y a le fait – formulé par Aristote – que l'homme est un « animal parlant ». Il s'agit là d'un savoir des Anciens, qui s'est extraordinairement effacé dans l'histoire de la modernité. Puisque l'homme y est réduit, par le libéralisme comme par le marxisme, à être purement et seulement une créature socioéconomique. Cela ne veut pas dire qu'elle n'est pas aussi une créature socioéconomique, mais l'homme n'est pas réductible à cette condition-là. Il est d'abord un animal parlant, sinon, il n'y aurait pas de *talk therapy*, il n'y aurait pas le projet de la psychanalyse de pouvoir guérir par la parole. Mais cela veut induire que dans ce champ de la parole, les enjeux sont massifs.

Et puis enfin, Freud nous apprend quelque chose dans cet ensemble de réaménagement : c'est le déplacement qui s'y opère de la notion de civilisation. Qu'est-ce qu'une civilisation ? Qu'est-ce que la civilisation par rapport à la barbarie ? Et on apprend que la civilisation trempe ses pieds dans la barbarie, qu'elles ne sont pas dans un rapport d'opposition et d'exclusion, mais qu'elle est d'abord dans la barbarie, qu'elle y trempe ses pieds, en faisant des tentatives d'extirpation, mais sans être jamais définitivement hors d'elle.

Voilà les apports pour la philosophie politique. Il est problématique d'utiliser toutes les classifications provenant de la psychiatrie ou de la psychanalyse pour désigner les conditions humaines des individus : Hitler était-il paranoïaque, pervers, psychotique, etc. ? Du point de vue de la philosophie politique, c'est de peu d'utilité.

*
* *

Quant à l'histoire, elle est importante. Et dans le motif de cette rencontre, je remarque que Jacob Rogozinski et moi, et peut-être nos collègues qui vont suivre, avons un objet de référence et de point de mire pour nos questions autour de la haine, pour les questions qui nous traversent aujourd'hui : il s'est passé quelque chose dans la première moitié du XX^e siècle avec les totalitarismes, et parmi eux le nazisme. Dont nous restons tributaires. Et le nazisme avec ses conséquences et ses passages à l'acte de destructions massives à flux tendus, qui portent le nom de la Shoah.

Les historiens se sont mobilisés à ce sujet. Les négateurs de ce qui s'était passé se sont livrés à une négation des faits ; et les historiens sont montés au créneau depuis leur discipline. Aujourd'hui, il y a plus de douze mille titres différents sur ce thème. C'est un travail encore inachevé, mais qui a déjà beaucoup été débroussaillé.

Je discutais récemment dans une conférence avec d'autres collègues qui pointaient que « les philosophes ne se sont pas beaucoup mobilisés sur cette question après la guerre ». En effet, mais je pense qu'il y avait deux raisons à cela : d'abord parce que la philosophie, de ce point de vue-là, est passée du côté du témoignage et de la littérature ; des auteurs comme Imre Kertész, Charlotte Delbo, Robert Antelme ou Primo Levi ont pris le relais de la philosophie. Et puis en même temps, il fallait que les faits soient avérés et connus. Jusqu'en 1960, la Shoah, était prise dans l'ensemble des monstruosité, mais mêlée au reste, avec des confusions entre camps de concentration, sites d'extermination, etc. Sa spécificité, de quoi elle faisait signe était englobé avec le reste. C'était masqué, d'une certaine façon, sans être pour autant nié.

Quand les troupes américaines découvrent Bergen-Belsen, elles appellent le général Eisenhower pour lui montrer sur quoi elles sont tombées. Eisenhower arrive avec Patton qui, lui, vomit, dans un coin. Et Eisenhower, qui avait un peu plus de carrure, dit : « Il faut absolument filmer tout cela maintenant, tout de suite, parce que, d'ici dix ans, on dira que ça n'a jamais existé. » Il donne donc l'ordre de filmer. Les films sont envoyés au centre interallié en Angleterre. Un premier montage de ces images de Bergen-Belsen est distribué dans des cinémas pour être montré sous forme de bande d'actualité Pathé avant les films. Qui fait ce montage ? Alfred Hitchcock qui, ensuite, retourne à Los Angeles et déclare à l'épreuve de ce qu'il a pu avoir sous les yeux : « Les gens ne savent plus ce qu'est le mal. Il faut faire un cinéma qui réapprenne aux gens à avoir peur. »

Je voudrais poursuivre sur ce sujet à partir d'une phrase de Simone Veil. Dans une déclaration devant l'Assemblée des Nations unies en janvier 2007, elle a dit : « Je souhaite solennellement vous redire que la Shoah est *notre* mémoire et *votre* héritage. » *Notre mémoire*, il faut la comprendre comme la mémoire des survivants, des rescapés, des Justes qui leur ont porté secours dans ces heures d'épouvante, et aussi de leur parentèle et de leur descendance. *Votre héritage*, c'est celui des nations prétendant à la sauvegarde des valeurs de la civilisation ; c'est non seulement que cela a eu lieu, mais aussi que cela ait pu avoir lieu. C'est une convocation de veille pour l'avenir, qui s'accorde avec ce que Primo Levi disait : « C'est arrivé, cela peut donc arriver de nouveau ; tel est le noyau de ce que nous avons à dire. »

Simone Weil exprimait ce que, de son côté, Georges Steiner pointait dans *Langage et silence* et qui est notre condition à tous : « Nous sommes ceux qui viennent *après*. » On ne peut pas se dérober à cela, on ne peut pas l'esquiver. Il s'est passé là quelque chose dont Hannah Arendt disait qu'on ne sait pas l'exprimer. L'épouvante. Une épouvante rejetée dans l'inexprimé. Hannah Arendt disait qu'« il n'y a pas d'histoire plus difficile à raconter dans toute l'histoire de l'humanité ; en elle-même, elle n'offre que haine et désespoir ». Mais « après » quoi ? Après une régression conjoncturelle ? Après un intermède catastrophique contingent de la marche de l'humanité vers la modernité ? Après une embardée de l'histoire redressable par quelques corrections ? En quelque sorte, un accident civilisationnel ?!...

Ou alors, différemment d'un accident civilisationnel, cela pourrait être quelque chose qui ferait symptôme d'une potentialité constante à la décivilisation et qui, dans ce cas-là, aurait acté un *Zivilisationsbruch*, une rupture de civilisation dont on serait toujours tributaire, qui serait peut-être durable et pérenne...

Je propose de parler d'une espèce de contingence induite dans l'histoire des civilisations. *Contingence*, parce qu'il a fallu une succession improbable d'événements imprévisibles pour qu'une bande d'illuminés païens, de voyous impudents, avec un *modus operandi* de gangsters, arrivent par la séduction et l'intimidation à s'emparer du pouvoir. Ce n'était pas inévitable, mais ça a eu lieu. Il a fallu la défaite, il a fallu le traité de Versailles qui était particulièrement difficile pour l'Allemagne, la crise de 1929, la faute du parti communiste allemand qui a fait voter aux élections pour les candidats du parti nazi contre les candidats sociaux-démocrates... Il a fallu un empilement de choses. Et je parle de contingence *induite* parce qu'en fait, beaucoup des remaniements dans la modernité ont installé cette virtualité qui était déjà entièrement dite et écrite dans le dernier quart du XIX^e siècle.

C'est là où il y a un travail à faire : les Lumières ont installé un certain nombre de philosophèmes qui sont des signifiants-maîtres pour la modernité, qui ont agi l'Europe de façon balbutiante, boiteuse, mais continue quand même. « Progrès », « émancipation », « raison », « liberté », « autonomie » : voilà un certain nombre de signifiants maîtres issus des Lumières. Et avec eux, s'est réalisée une histoire, un déroulé à travers tout le XIX^e siècle. De façons extrêmement variées, à travers l'Europe, diversifiée dans les objets d'attention, dans les rebonds et dans les imitations d'un pays à l'autre. Mais portés d'un même élan qui trace sa dynamique. Par exemple : comment Locke parle de la séparation des pouvoirs en 1689, comment Montesquieu parle en 1748 de l'Esprit des lois, comment le comte de Shaftesbury, dans ses *Lettres sur l'enthousiasme* – c'est-à-dire sur le fanatisme – pose et invente la notion d'humour.

Incise

Emmanuel Berl disait que l'humour au sens propre est plutôt une particularité des Juifs et des Anglais parce que, disait-il, ce sont les deux peuples les plus adossés à la lecture de l'« Ancien Testament ». Disons plutôt du Pentateuque. Berl renvoyait au fait que c'est un texte qui dit la réalité humaine : voilà l'humanité telle qu'elle est, avec ses passions, ses impasses, etc. Donc, l'espèce humaine n'est pas consacrée d'un récit merveilleux, mais au contraire, la particularité du

texte biblique c'est la prise en compte de la réalité humaine avec ses errements, ses impasses.

Les Juifs pratiquaient l'humour dès le XII^e siècle, d'après l'histoire documentée, sur l'axe de l'autodérision ; mais ce sont les Anglais qui vont apporter la notion d'humour au sens strict, parce qu'il offre des possibilités de rires joviaux et non. Le rire, c'est toujours la dérision, la raillerie, etc., mais Pascal et Spinoza inventent la possibilité d'un rire jovial, bienveillant, avec un trait d'esprit tranchant et efficace. On a ainsi la meilleure arme contre le fanatisme parce que cela donne de la liberté intérieure.

En en suivant le chemin, on observe à travers le XIX^e siècle, de l'Allemagne à l'Angleterre, de la France à l'Allemagne, de l'Angleterre à la France, successivement : l'abolition du travail des enfants, l'abolition de l'esclavage, l'installation de l'instruction publique, la santé – qui commence par la prise en compte de la condition féminine au moment de l'accouchement –, et également les libertés – au sens propre –, dont les libertés intrinsèques à l'humanité : les libertés d'expression, d'association, de la presse, etc. Ce cheminement se poursuit, se prolonge, parfois s'amplifie, d'un pays à l'autre, par contamination, imitation. Simultanément, la liberté pour les minorités nationales – à commencer par celles des populations juives –, commence à faire des émules et passe par l'Italie, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie ; petit à petit, à travers l'Europe, c'est inexorable, du moins : insistant. Ce sont les marches du progrès.

Il y a même des choses inédites qui se produisent. Lors d'une conférence à Saint-Petersbourg dans les années 1860 sur une tentative de « civilisation » – si l'on peut dire – de la guerre, il est dit par exemple, et c'est très important, que « tout emploi d'armes qui aggraverait inutilement les souffrances des hommes mis hors de combat ou rendrait leur mort inévitable » serait dès lors contraire aux lois de l'humanité. Voilà l'origine séminale de la notion de crime contre l'humanité. La fois suivante, à La Haye, on nous dit qu'« il ne faudra jamais employer d'armes du haut de ballons » et qu'« il ne faudra jamais employer de gaz délétères contre les humains ».

Du côté du savoir, Charles Darwin publie en 1859 *L'Origine des espèces*, Freud *L'Interprétation des rêves* en 1899, Einstein dépose le principe de la théorie de la relativité générale en 1915, et il y avait eu Benjamin Constant, Alexis de Tocqueville, Stuart Mill, Von Humbolt... Tout cela fait partie des Lumières.

*
* *

Et pendant ce temps, à l'ombre de cela, simultanément, un certain Karl Lavater invente en 1781 une notion : l'art de connaître les hommes par la « physionomie ». Il invente que la vertu se lit sur le visage. Goethe et Schiller sont enthousiastes. Mais quel est le profil – en absolu – de la vertu ? Le profil grec, dit Lavater. Évidemment, quand on invente un archétype, son contretypage apparaît : quel est le visage de la fourberie et du vice ? Ça sera le visage dit

sémitique, ça sera le juif, et aussi celui de l'homosexuel. En fait, ce n'est pas du tout un visage sémitique dont il s'agit, comme en dessine les traits la caricature, mais la représentation antique par les Grecs des satyres et des silènes : roux, chauves, le nez crochu, les yeux exorbités, fourbes, libidineux... Toute la caricature antisémite est empruntée aux personnages de la mythologie grecque.

En 1819, de grands massacres, depuis la Bavière jusqu'en Lettonie, traversent toute l'Europe. En 1800 a lieu une tentative d'attentat contre Bonaparte, la première tentative d'une voiture piégée – une carriole avec un baril de poudre –, récurrente jusqu'à aujourd'hui dans son principe même. En 1849, en France, naît une science nouvelle : la zootechnie. C'est la rationalisation de l'engineering de l'élevage. Il s'agit d'arrêter avec le bricolage des paysans qui veulent croiser les bêtes d'un pays à l'autre pour essayer d'améliorer le bétail. Là, on rationalise la chose en procédant à la sélection au sein de l'espèce même, pour aller vers un animal parfait. C'est à ce moment-là que la notion de race apparaît. Vous savez, il y a une espèce d'anachronisme qui voudrait changer la notion de race telle qu'elle était dite dans les déclarations de la Révolution française. À l'époque, la notion de race n'était pas celle d'aujourd'hui ; c'est l'agrotechnique qui la change, qui la fait biologiser, « viandiser » dans les espèces.

Et puis il y a Augustin Morel qui fait en 1857 un *Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine*, avec la notion d'hérédité. En 1864, Spencer, avec ses *Principes de biologie*, défend la « sélection des plus aptes »... Dans la foulée de Spencer, à partir des années 1880, toute une sociologie organiciste décrit les groupes humains sous le modèle d'un organisme, d'un corps : le corps social. Mais quand on parle d'un organisme, d'un corps, c'est une métaphore et par enchaînement métaphorique, les troubles qu'il peut y avoir dans ce corps, on atteint une autre métaphore : la maladie. Et quel est l'agent de la maladie ? Les bacilles, les microbes. Donc, les corps étrangers que sont par exemple les juifs – dans un certain discours – vont devenir des microbes et des bacilles. Vous voyez que si ce sont des microbes et des bacilles, implicitement, l'extermination est déjà écrite. Il n'y a pas trente-six solutions : pour combattre les bacilles et les microbes, ce n'est pas une négociation. On les liquide.

C'est toujours dans le même mouvement, simultanément, qu'apparaissent :

- en 1878, le premier parti dont l'antijudaïsme est la plate-forme, de Stoecker ;
- en 1879, le journaliste Marr invente le mot antisémitisme et fonde la ligue des antisémites ;
- en 1880 ont lieu les premiers grands pogroms contre les populations juives, à l'initiative des forces et des autorités tsaristes et de leur police ;
- le premier congrès antijuif se tient en 1882 à Dresde ;
- en 1883, Galton invente le mot « eugénisme », science de l'amélioration des lignées, c'est-à-dire la zootechnie appliquée aux humains ;
- le pamphlétaire Méry est le premier auteur connu à utiliser le mot « raciste » dans la définition devenue contemporaine, en 1894 ;
- Ploetz, en Allemagne, écrit les fondements d'une « hygiène des races », en 1895 ;
- en 1897, pendant la guerre d'indépendance à Cuba, apparaît un mot qui n'existait pas dans le langage jusque-là : « la concentration des populations civiles » ;

- en Allemagne, 1899, Ploetz fonde la Société d'hygiène raciale pendant que Vacher de Lapouge publie *L'Aryen, son rôle social* et Chamberlain *La Genèse du XIX^e siècle*, dans lequel il soutient la supériorité de la race aryenne à l'état pur en Allemagne.
- en 1901, la Grande-Bretagne fait la guerre au Transvaal, et lord Kitchener donne l'ordre de construire des « camps de concentration » – le mot était déjà là –, dans lesquels vont être enfermés environ cent vingt mille Africains et cent seize mille Boers, qui seront maltraités et affamés.

Il y aura une deuxième vague de pogroms en 1903 et 1906. De 1904 à 1908, en Namibie, le général Lothar von Trotha donne le premier ordre officiel d'une « extermination » – c'est le mot qui est employé – contre les populations Hereros et Namas. Les quelques survivants de ces populations sont livrés à un certain Eugen Fischer qui fera des expérimentations humaines sur ces gens qu'on appelle « des animaux à forme humaine ». Eugen Fischer, un très bon ami de Heidegger. Eugen Fischer, le fondateur de l'Institut d'hygiène raciale à Berlin, qui a comme autre ami Ploetz, et comme assistant un certain Mengele...

En 1914 éclate la Première Guerre mondiale. En trois mois, toutes les lois de la guerre, comme tentatives de la civiliser sont balayées, effacées. En 1915 a lieu le massacre génocidaire des Arméniens, qui fait un million deux cent mille victimes. La même année que le premier usage de gaz délétères à Ypres.

Entre 1918 et 1922, pendant la guerre civile en Russie – c'est une chose qu'on oublie souvent –, cent cinquante mille juifs sont massacrés et deux cent cinquante mille blessés, handicapés, mutilés, par les Armées blanches ou aussi par l'Armée rouge.

En 1919, en Allemagne, est créée la Deutsche Arbeiter Partei, un groupuscule raciste et antisémite soutenu par la société ésotérique et paganiste, Thulé.

En 1920, Hitler transforme la Deutsche Arbeiterpartei en Parti national-socialisme. C'est aussi l'apparition en Allemagne de « l'autorisation de l'annihilation de la vie dénuée de valeur ».

L'année 1921 voit la création des SA (Sturmabteilung).

En 1925 paraît *Mein Kampf* premier volume, et en 1926 le deuxième volume. Hitler y dit déjà : « si on avait gazé quelques milliers de juifs pendant la Première Guerre mondiale, on aurait peut-être gagné la guerre. » C'est dans le même ouvrage qu'il dit qu'il faut stériliser les porteurs de maladies héréditaires.

En janvier 1933, Hitler devient chancelier. À peine trois mois après, ouverture de Dachau et d'Oranienbourg. En avril, boycott des commerces juifs. En juillet, stérilisation forcée de tout individu porteur d'une maladie génétique. En août, exclusion des diverses professions de la fonction publique de toute personne d'ascendance juive. Le reste, vous le connaissez...

*
* *

Vous voyez ce qui se passe ? À l'ombre des Lumières, *pendant* les Lumières, quelque chose se met en place qui est porteur de mort, qui a des signifiants et des lexiques imbibés de meurtres, d'annihilation, de néantisation. Jacob Rogozinski a raison de dire que *Les Protocoles des Sages de Sion* est un livre de chevet pour les nazis – et pas seulement pour eux. En Angleterre, même les démocrates y accordaient quelque attention avant qu'il soit trouvé que c'était un faux fabriqué par l'Okhrana.

Dès 1880, par une espèce d'agrégation, par un tropisme mortifère, tout ce que je vous ai énoncé là s'agrège avec l'antisémitisme, se croise, s'assemble autour d'un certain nombre de personnages. Ce n'est pas par hasard, ce n'est pas une question administrative, ce n'est pas une gestion opportuniste, qui fait que c'est sous Himmler et sous la SS qu'ont eu lieu le programme T4 – l'élimination des handicapés –, la Shoah, le Lebensborn – la fabrique supposée de surhommes...

Tout va ensemble, tout est cohérent. C'est une succession d'étapes d'un côté vers la vie bonne et de l'autre vers un enchaînement d'amorces mortifères, de destructions ; d'un côté quelque chose qui se cherche dans une représentation universelle de l'homme, dans une métabolisation créative et constructive, et de l'autre la destruction, la nuit et l'orage. En une vingtaine d'années s'est esquissé un autre paysage culturel à travers l'Europe, dans le monde des Lumières. Il est fait de brutalisation, il est fait de motifs de langage fortement chargés en morbidité : cruauté, sadisme, perversité, apathie, tout un champ sémantique inédit au sein de discours pseudo-scientifiques affectées de sauvagerie.

Hannah Arendt croyait pouvoir annoncer que la question du mal serait la question qui va devenir fondamentale au sortir de cette guerre, comme au sortir de la Première Guerre mondiale, cela avait été la mort. Là, c'est le mal. Elle s'est trompée : personne n'a vraiment endossé la question du côté de la philosophie, en tout cas à ce moment-là.

Le mal ? Les Lumières ne veulent pas en entendre parler, elles ne veulent pas savoir. Quand Kant parle du « mal radical », il faut écouter comment Schiller et Goethe se déchaînent contre lui, l'accablent, l'injurient, parce qu'il est revenu au pire de la religion, de la superstition selon eux. Le mal, pour les Lumières, c'est soit de l'archaïsme, soit de la superstition, soit une intrigue cléricale pour naviguer sur un océan de culpabilité ; le mal, ça n'existerait pas. Ce que n'ont pas compris les Lumières, c'est que la question du mal, si on est du côté de la raison dans l'esprit des Lumières, ne consiste pas à la nier mais à le faire passer de la métaphysique à l'anthropologie.

Quelqu'un l'a fait, à savoir Freud, avec la question de la destructivité. Comment le fait-il ? D'abord, dans ses textes en vis-à-vis de son travail clinique – qui sont pour moi des textes de philosophe politique –, il dit que quand on parle de l'agressivité innée chez l'homme, les gens n'aiment pas cela, ils préfèrent les contes de fées sur la bonté humaine. Et pour finir, il dit dans *Le Malaise dans la culture* puis dans ses conférences qu'au fond, il y a dans l'homme quelque chose qui n'a rien à voir avec le sexuel, qui est une destructivité fondamentale, une jubilation de la destruction, parce que cela fait voir au moi quelque chose de la toute-puissance originelle. Dans ce petit paragraphe, il nous dit ce qu'est anthropologiquement le mal : c'est l'articulation de la toute-puissance avec la

destruction et avec le narcissisme. Le mal est un narcissisme de destruction. Le reste, c'est du petit mal, mais le grand mal, c'est celui-là.

Le nazisme haïssait le judaïsme, le christianisme, la Renaissance, la Révolution française, le libéralisme démocratique...

Pour terminer – parce que c'est d'un conflit de civilisations entre civilisation de vie et civilisation de mort dont il s'agit, qui se superpose à la question de la haine et de la toute-puissance –, et pour méditation, je citerai Rabelais au moment de la Renaissance : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme » et une déclaration hitlérienne : « La conscience est une invention judaïque, elle est comme la circoncision : une mutilation de l'homme. »